

Analyses d'ouvrages

Isabelle M.Z. Elliot. — A short history of surgical dressing.

12 x 22 cm, 22 figures, 118 pages. The Pharmaceutical Press, LONDRES, 1964
Prix : 25 s.

Cet ouvrage est rédigé à l'aide des notes laissées par James Rawlings ELLIOTT (1905-1958), pharmacien en chef de l'hôpital St Bartholome à Londres. Sa veuve (également pharmacienne) a mis la dernière main au livre auquel son mari avait consacré de nombreuses années.

Le pansement des blessures de guerre n'occupe pas moins de deux chapitres dans lesquels sont analysées la pratique de Celse (25 avant J.-C. - 50 après J.-C.), Serapion (c 350), Theodoric (1205-1298), Guillaume de Salicet, Lanfranc († 1315), Guy de Chauliac (1300-1367), Jérôme Brunschweig (1497), Jean de Vigo (1543), Paracelse (1493-1541), A. Paré (1517-1590), John Woodall (1556-1643), C. Magati (1616), H. Le Dran (1685-1770), Lorenz Heister (1683-1758), et John Hunter (1728-1793). Au dix-neuvième siècle sont cités Sir Astley Cooper (1768-1841), Boyer, Robert Liston (1794-1847), Léopold Ollier (1830-1900), Sir George Murray, Humpbrey (1820-1896), Lord Lister (1827-1886), W. Martindale (1840-1902), Joseph Samsen Gamgee (1828-1886), Mathias Mayor (1842), Curt Schimmelbuch (1860-1895).

Les autres chapitres sont consacrés aux bandages (bandages souples, bandages adhésifs, bandages en rayonne, bandages plâtrés), aux tourniquets, aux objets de pansement (coton cardé, coton hydrophile, coton médicamenteux, laine, mousse, sciure de bois) ; aux emplâtres, aux cataplasmes, aux caustiques, cautères en seton et styptiques ; aux éponges, gazes et mousseline ; aux ligatures et aux sutures ; aux attelles à fractures ; à l'antisepsie et à l'asepsie ; aux premiers pansements sur le champ de bataille. Les bandages herniaires ne sont qu'indiqués. Chaque chapitre comporte une bibliographie infrapaginale et un index terminal facilite la lecture de cet ouvrage qui ne pouvait être exhaustif et devra être complété par la récente brochure du professeur Johannès Steudel. Il n'en constitue pas moins un excellent instrument de travail pour tous les historiens de la médecine.

Professeur P. HUARD.

Professeurs Pierre HUARD et Mirko Drazen GRMEK : Mille ans de chirurgie en Occident - V^e-XV^e siècles.

Luxeuse édition numérotée - format 20 x 28 cm. Lettrines et culs-de-lampe en couleur. Relié toile, impression or avec un fer original sur le premier plat et au dos. 18 planches hors-texte en couleur et 162 reproductions en noir. Dacosta, Editeur, Paris. Prix : 100 francs.

Il est bien agréable pour un Président d'avoir à présenter un ouvrage qui lui permette de louer à la fois les auteurs tous deux membres éminents et assidus de notre Société Française d'Histoire de la Médecine, et l'éditeur J. Dacosta qui est également notre collègue.

Cet ouvrage, qui possède les mêmes caractéristiques essentielles que les précédents livres d'Histoire de la Médecine du même éditeur, comporte cependant d'heureuses modifications qui, nous en sommes persuadés, lui assureront le succès.

Pour l'historien de la Médecine, le Moyen-Age occidental commence au début du V^e siècle, à la mort d'Oribase, qui fut « le dernier médecin païen ayant pensé et parlé en grec. »

Après lui, une partie de l'Europe continue la tradition médicale hellénique, alors que pour l'autre se crée peu à peu une médecine surtout conventuelle jusqu'à l'apport culturel arabe du XI^e siècle.

Au XII^e siècle, grâce à Salerne, la chirurgie devient une « discipline scientifique autonome » ; au XIII^e siècle et au début du XIV^e se développent les Universités et la science scolastique, et la naissance de l'anatomie fait faire de grands progrès à la chirurgie.

Mais « la Guerre de Cents Ans, la pandémie de peste de 1347-1348, le partage de la Papauté mettent fin à cet âge d'or » — sans cependant interrompre les progrès techniques les barbiers et opérateurs ambulants continuent à se transmettre « par voie d'apprentissage un art déjà efficace ».

Au XV^e siècle, la clinique s'oriente « vers l'individualisme et l'apparition des blessures par armes à feu dans la pratique chirurgicale font du quattrociento l'aube d'une nouvelle époque ».

Ce sont ces milles années de chirurgie que les auteurs parcourent en six chapitres.

Dans le premier, les auteurs étudient : « Les sources gréco-latines et arabes des traités chirurgicaux du Moyen-Age » et au chapitre deuxième ; « L'École de Salerne et son rayonnement ». Le chapitre trois traite de : « L'essor de la chirurgie dans l'Italie du Nord au XIII^e siècle » et le chapitre quatre : « Les débuts de la chirurgie en France, aux Pays-Bas et en Angleterre ». Enfin, au chapitre cinq c'est la « Chirurgie au XV^e siècle » qui est présentée et au dernier chapitre : « La pratique chirurgicale médiévale ».

Je suis convaincu que cet ouvrage apportera à tout chirurgien et historien de la médecine quelques découvertes et les incitera, lorsqu'ils en auront la possibilité, à retourner à certaines sources comme par exemple à la Rogerine de Salerne, « ouvrage fondamental de la chirurgie médiévale ».

Personnellement, nous limitant à l'Histoire de la Gynécologie, nous y avons appris que la position dite de Tredelenbourg n'avait pas eu comme premier précurseur F. Rousset (1530-1603) mais Rolando Cappelluti de Parme, médecin à Bologne, qui l'avait décrite à l'occasion d'une herniotomie, vers 1240.

Les auteurs, après avoir rassemblé sur les Manuscrits ou Incunables européens une documentation iconographique considérable, en ont fait une stricte sélection, permettant au lecteur de se faire une idée des tendances des différentes écoles.

Si quelques-uns parmi ces manuscrits étaient déjà connus d'autres par contre étaient pratiquement inédits et ne manqueront pas de passionner le lecteur qui trouvera dans une importante table des légendes toutes les explications nécessaires à leur interprétation. La bibliographie apportera au spécialiste les éléments qui pourraient lui être nécessaires pour compléter certaines données, les Professeurs Huard et Grmek ayant dû forcément se contenter parfois d'esquisser le panorama de mille années de chirurgie occidentale.

Une telle esquisse ne pouvait être tracée que par des auteurs dominant leur sujet. Leur réussite nous fait espérer l'édition d'une suite qui nous amènerait jusqu'à l'époque contemporaine.

Dr André PECKER.

Descartes. Sa méthode et ses erreurs en Physiologie : L. CHAUVOIS. Un vol., 155 p. Editions du Cèdre, Paris (1966).

Dans son nouveau livre, le Docteur Chauvois, doyen des historiens français de la Médecine, bien connu par ses ouvrages sur William Harvey, D'Arsonval, Gramme, etc. examine les idées de Descartes en Physiologie.

Il s'y livre tout d'abord à un Commentaire des six parties du **Discours de la Méthode** (p. 23 à 75).

Les quatre premières concernent les sciences et la méthode scientifique en général ou la métaphysique. Avec la cinquième partie : **Ordre des questions physiques** sont abordées des questions physiologiques et notamment la circulation du sang sur laquelle le commentateur s'étend plus longuement.

Alors que Harvey avait démontré que c'était la contraction active du cœur qui favorisait la propulsion sanguine, Descartes invoquait la présence dans le cœur d'un **principe feu**.

Harvey s'éleva contre cette interprétation dans la seconde de ses lettres à Jean Riolan (1649) écrite en latin et dont le Dr Chauvois, excellent latiniste, avait donné une traduction française en 1953.

La divergence d'interprétation du mouvement du cœur par Harvey et Descartes vient de ce que le premier avait fait de minutieuses observations chez des animaux à sang froid (Poissons, Amphibiens) alors que le second n'avait examiné et encore hâtivement que des cœurs de Vertébrés à sang chaud (Mammifères).

C'est également dans la cinquième partie du **Discours** qu'est évoquée la fameuse théorie de l'animal-machine qui fut tant raillée par La Fontaine et d'autres.

En concluant ce chapitre, le Dr Chauvois fait remarquer combien la Physiologie cartésienne « se ramène à une pauvre simplification, purement mécanique et en matière inerte des problèmes si complexes de la biologie : sensibilité, irritabilité, motilité, etc. » et il résume très clairement (p. 67 à 69) les idées de Descartes sur la circulation du sang et la psychologie animale.

Quelques pages sont encore consacrées à la sixième partie du **Discours** (p. 72 à 75) dont le texte intégral suit (p. 77 à 125). Il est suivi à son tour d'un extrait du texte sur **Les Météores** (p. 129 à 134) qui en constitue une adjonction avec la **Dioptrique et la Géométrie**.

Après ses conclusions générales, le Dr Chauvois donne des schémas de la circulation du sang suivant Galien et Harvey et également d'après les conceptions physiologiques actuelles.

J. THEODORIDES.

N. Papaspyros. — The history of diabetes mellitus - seconde édition 15 x 23 cm, 103 pages, 10 planches hors texte - Gervy Thieme - Stuttgart 1964.

La première édition de cet ouvrage a paru à Londres en 1952. Celle-ci, revue et augmentée de notions nouvelles, comme le traitement oral du diabète, commence par un rappel des paélomédecines orientales.

En Inde, Susruta donne une bonne description de la maladie aux urines de miel (**madhumeha**) et de ses autres symptômes, la soif, la faiblesse musculaire, la somnolence, les troubles digestifs, l'obésité.

En Chine, Tchang Tchong King connaît la maladie de la soif, avec polyurie sucrée, attirant les chiens. Après lui, elle est souvent décrite dans les classiques et elle est aussi connue des médecins japonais qui sont complètement éliminés.

Pourtant dans le plus ancien traité connu (le **Ishin-Ho, 986**), Yasouyori Tamba (912-995) analyse d'après des auteurs continentaux les symptômes du diabète, mal séparés d'autres symptômes polyuriques.

Plus tard, Shozen Kajiware dans son **Mannan-ho** (1314) distingue parmi les « maladies de la soif » la blennorragie (**shôkatchi**) qu'il différencie du diabète ou maladie « de boire de l'eau » (**insni byô**).

Gentcho Homma (1804-72) dans son célèbre traité de médecine interne (**Naika Hiroku**, 1837-63, 14 volumes) donne une étude du diabète encore plus poussée que celle de ses prédécesseurs. Il signale que la saveur de l'urine attire les chiens. Il décrit la cacexie terminale, avec les troubles de la vue et de la démarche, l'impuissance musculaire et l'ascite. Il s'agit bien du diabète sucré (**tonyô byô**) dans lequel le coma est rarement signalé au Japon, même de nos jours (1).

Revenus dans le monde méditerranéen, nous trouvons la polyurie mentionnée dans le papyrus Ebers (1500 av. J.-C.) et le papyrus Brugsch et Hearst (1350-1250 av. J.-C.). Hippocrate connaît la polyurie, mais pas le diabète. Celse parle d'une maladie dans laquelle le volume des urines dépasse celui des liquides ingérés.

Arétée de Cappadoce (deuxième siècle) a donné la première étude clinique complète de la maladie qu'il a appelée diabète.

Chez les Arabes Rhazès (860-932) parle aussi de diabète — Avicenne (960-1037) note la boulimie, la frigidité, la gangrène, l'urine sucrée. Ibn el Ischezzar connaît la polyurie, la boulimie et la soif mais ne parle pas des urines sucrées.

En Occident les uromantes médiévaux paraissent avoir ignoré le diabète.

Paracelse savait que l'évaporation des urines diabétiques laisse un résidu mais il pensait qu'il s'agissait d'un sel qu'il dosa à raison de 4 onces par litre.

Thomas Willis (1621-70) dans sa **Pharmaceutice rationalis** (1674) distingue le diabète (**pissingervil**) dont les urines contiennent du sucre ou du miel du diabète insipide, ré-étudié plus tard par Ehmuller (1683), J. Peter Frank (1745-1821), Peter M. Latham (1811) et Robert Willis (1838). J. Willis pensait que le sucre apparaissait dans le sang avant d'apparaître dans l'urine, sous l'influence de diverses causes, dont certaines psychiques. Il préconisait un régime restrictif dans un syndrome qu'il considérait comme une maladie du sang.

Peu à peu les complications du diabète furent isolées :

— Furoncles et anthrax avec Cheselden (1713) et Frank (1770), ulcérations des pieds avec GARCO (1806), gangrène du poumon avec Monneret (1839), gangrène et diabète avec Carmichael, March Avans (1845), Marchal de Calvi (1852), Hodgkin (1845), Gallard (1857), Wagner (1857), Alquié (1861) et Fanconneau Dufresne (1858).

— Coma diabétique avec W. Prout — Rétinite diabétique avec H.D. Noyes (1868) — Respiration paradoxale avec Kussmaul (1879) — Lancereaux distingua le diabète gras du diabète maigre (1877); Trousseau Hanst et Chauffard découvrirent le diabète bronzé (1882), Ebstein (1881) vit les lésions glomérulaires du diabète et Lepine nomma le diabète rénal.

Le dépistage de la glycosurie fut facilité par les tests de Trommer (1841) et de Fehling, celui de l'acetonurie par les réactions de Petter (1857) et Gerhardt (1865); celui de l'acetonémie et de la glycémie par celle de Rothera et Benedict (1908), celui de l'acidose par le test de Naunyn (1906).

Le mécanisme de la glycogénèse a été élucidé par Claude Bernard (1849), Wöhler et Chevreul.

(1) P. HUARD et ZENSETSOU OHYA - Panorama de la Médecine Japonaise - *Biologie médicale*, 1963.

Les expériences de Brunner (1683) et de Regnier de Graaf (1664) avaient prouvé la sécrétion interne du pancréas. Celles de Minkowski et de Von Bering (1889) montrèrent que la pancréatectomie totale était toujours suivie de diabète, syndrome inexistant après ligature du canal de Wirsung. On arrive peu à peu à cette idée que le pancréas n'est pas qu'une glande à sécrétion externe.

Langerhans décrit des îlots de cellules spéciales dénommées îlots de Langerhans par Laguesse (1893). Laguesse et Hédon supposent qu'ils représentent le pancréas endocrine dont l'hormone hypothétique fut appelée insuline par Mayer (1909).

Onze ans plus tard, un jeune chirurgien canadien, Frédéric Banting (1891-1941) en collaboration avec un jeune physiologiste, Ch. Herlet Best réalisait par une excellente technique avec le blocage du canal de Wirsung, la dégénération complète du pancréas exocrine. Il obtenait à l'état de pureté le liquide sécrété par les îlots de Langerhans dont l'injection abaissait le taux de la glycémie (20 juillet 1921). Dès janvier 1922, l'insulinothérapie était inaugurée à l'hôpital de Toronto. En 1923 le prix Nobel récompensait cette grande découverte.

Le traitement pré-insulinique du diabète réglé par Rollo † (1809), Bouchardat (1806-86), Naunyn (c. 1838-1925) et Allen (c. 1914-21), reposait entièrement sur un régime alimentaire caractérisé par des restrictions portant particulièrement sur les glucides.

Le traitement insulinique fut perfectionné par Hans Christian Hagedorn (1936) père de la protamine-insuline et D.A. Scott, inventeur de la zinc-protamine insuline.

La constatation que les lésions pancréatiques n'expliquent pas tous les cas de diabète et que l'insuline est quelquefois peu efficace ont abouti à une théorie du diabète, liée à des lésions endocrines polyglandulaires (pancréas, anté-hypophyse, surrénale). Ainsi est née la médication orale sulfamidée (Davis, Janlou, Loubatières, Fanké, Fuch), devenue le complément de l'insulinothérapie.

Une bibliographie et une chronologie terminent cet excellent livre.

P. HUARD.

Informations

Le « Cercle d'Etude Historique des Sciences de la Vie », prépare une édition critique des correspondants français d'Albrecht v. Haller.

Toute personne ayant connaissance de lettres adressées par Haller aux savants français, est priée d'en signaler l'existence au Secrétaire du « Cercle », le Docteur J. Schiller, 6, rue du Pont-de-Lodi, Paris-6^e.

La quatrième section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Sorbonne) vient d'obtenir la création le 1^{er} décembre 1966, d'une nouvelle direction d'études, consacrée à l'Histoire de la Médecine. Cette direction a été confiée au Docteur Pierre Huard, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Président de la Société Française d'Histoire de la Médecine et vice-président de l'Académie internationale d'Histoire de la Médecine.

Note

NOTE BIOGRAPHIQUE SUR GUSTAVE-JOSEPH WITKOWSKI (21 mars 1844-24 janvier 1923)

Les renseignements biographiques sont souvent incomplets, même dans les dictionnaires qui font autorité. Le fait n'est pas surprenant pour les époques plus reculées de l'histoire, les révolutions et les guerres ayant détruit les registres des paroisses et les archives publiques ; mais il est étonnant de constater que des lacunes existent pour le XX^e siècle, alors que les sources d'information sont intactes.

Le cas de Gustave Witkowski est instructif à cet égard. Personnage pittoresque, il fût médecin, historien, littérateur, collaborateur de Cabanès, et s'est fait un nom dans l'histoire de la médecine grâce surtout à ses ouvrages sur l'histoire de l'obstétrique. De son vrai nom Joseph-Alphonse Witkowski, la date de sa naissance n'est pas toujours correctement donnée ; quant à la date de son décès, elle est inconnue. Le **Biographisches Lexikon der hervorragenden Artzte der letzten fünfzig Jahre** (1) donne, pour sa naissance, l'année 1844 et ajoute : « Todes datum is nicht zu errinern. » La classique **Medical bibliography** de Garrison et Morton (2) donne l'année 1843 comme date de sa naissance et un signe d'interrogation remplace la date du décès. La même erreur, suivie de la même lacune se trouve dans le **Catalogue général de la librairie française** (3). Le **Fonds Nivernais** de la Bibliothèque municipale de Nevers ignore la date de son décès (4).

La date exacte de la naissance de Witkowski est le 21 mars 1844. Elle est attestée par l'acte de naissance conforme au registre de l'Etat civil que nous avons obtenu de Nevers (Nièvre), ainsi que par Witkowski lui-même. Il existe de cet auteur une autobiographie peu connue, parue en 1917, tirée à 200 exemplaires, non mise en vente et, par conséquent, non soumise au dépôt légal (5). Elle est augmentée d'un post-scriptum riche de 35 notices bibliographiques.

La date du décès a pu aussi être établie. Des recherches entreprises dans la Nièvre et aux Archives de la Seine, nous ont permis de l'identifier : Witkowski est décédé le 24 janvier 1923, rue des Feuillantines, ainsi que l'atteste la copie des « Actes de décès » délivrés par la mairie du 5^e arrondissement de Paris, le 23 juillet 1964.

J. SCHILLER.

(1) Fischer (I) *Biographisches Lexikon*. München, Berlin, Urban und Schwarzenberg, 1962, Vol. II.

(2) Garrison and Morton's *Medical Bibliography*, 2^e Ed. London, A. Deutsch, 1961, p. 550.

(3) *Catalogue général de la librairie française depuis 1840*. O. Lorenz. Paris, l'Auteur, t. VI, 1877, p. 700 ; t. X, 1887, p. 756.

(4) Lettre du 25 août 1964 adressée par le Conservateur de la Bibliothèque municipale de Nevers.

(5) Witkowski (G.-J.) *Autobiographie*, La Roche-sur-Yon, Imp. centrale de l'Ouest, 1917. 2 portraits. Suivie d'un post-scriptum (oTurs, Imp. E. Arrault).